

Patrick SCHARNITZKY
LES PARADOXES DE LA COOPERATION
COMMENT RENDRE LE COLLECTIF (VRAIMENT) INTELLIGENT
Eyrolles, Paris, 2018

Beaucoup d'ouvrages traitent des *biais cognitifs*.¹ Mais plutôt du côté individuel. Bien sûr, c'est toujours UN cerveau qui biaise avec la complexité du réel, mais l'intérêt du livre de Patrick Scharnitzky est de s'intéresser à ces biais à partir du niveau collectif et autour d'une réflexion sur le terme viral aujourd'hui de « coopération », plus souvent encore de « collaboration », des mots plutôt connotés positivement² et qu'il nous invite à regarder avec davantage de nuance.

Freud disait à propos des idées, que l'idée d'un seul, c'est du délire, et que la même idée partagée à plusieurs, ça devient une théorie.

Nos valeurs, essentielles pour donner sens à nos actes, ont besoin d'être reconnues et donc partagées pour avoir quelque crédit. D'une certaine manière, les 7 biais décrits peuvent se ramener à un seul : l'effet du groupe sur la manière d'oser penser de l'individu. Soit dans le sens de se plier à ce monde extérieur, par « *paresse sociale* », « *conformisme* », « *normalisation* », « *soumission à l'autorité* » ou « *aux rôles prescrits* ». Soit dans une orientation plus guerrière de « *compétition* » ou de « *radicalisation* » soutenue par l'appartenance à un collectif. A chaque fois, il s'agit bien de la même problématique : individuation ET appartenance, besoin de reconnaissance qui parfois s'obtient en se distinguant et d'autres fois en se soumettant à un stéréotype commun.

Pour chacun de ces mécanismes il y a du bon et du moins bon, parfois même du carrément mauvais. N'est-ce pas ce que Hannah Arendt dénonçait dans sa « *banalité du mal* » ?

Cela reflète sans doute l'ambivalence qui est à la base de toute reconnaissance : être re-connu suppose un connu déjà là... Et si le besoin de reconnaissance est réellement personnel, sa satisfaction passe le plus souvent sous les fourches caudines d'un monde extérieur qui lui échappe et qui pourtant le désigne déjà. Dépendance donc. Mais existe-t-il tant de besoins qui ne soient pas dépendants de nos environnements pour leur satisfaction, des plus immédiats comme respirer ou se nourrir, aux plus spirituels comme le besoin d'idéal et d'immortalité, en passant plus simplement le besoin d'aimer et d'être aimé qui trouve vite sa limite à ne s'adresser qu'à soi-même ?

Pour chaque paradoxe envisagé, Patrick Scharnitzky va puiser dans la psychologie expérimentale. J'ai donc été surpris qu'il cite Zimbardo, le très célèbre auteur des expériences de Stanford mais pas la virulente critique qui en a été faite et qui montre comment toute son expérimentation a été autant bidonnée qu'admiration³. Cela aurait été l'occasion d'une illustration parfaite d'un biais cognitif collectif porté par l'esprit d'une époque... Alors que les rigoureuses expériences de Milgram ont valu à ce dernier bien des reproches, qui plus est sur le plan de l'éthique, autre influence du social !

Effectivement, la coopération peut être vue comme une valeur en soi, et tirer alors vers un absolu aveugle, ou seulement comme un moyen. Elle a nécessairement ces deux faces. Et il faut alors s'interroger sur ses fins. C'est la question qu'Albert Camus posait, et qui se pose pour chacun de nos actes : « *si la fin justifie les moyens, qu'est-ce qui justifie la fin ?* »

¹ J'y ai déjà consacré quelques « lectures » à travers les ouvrages de Gérald Bronner : n°150 (avril 2020) *Déchéance de rationalité* et les lectures de juillet 2021, n° 192 *L'incertitude*, n°193 *La démocratie des crédules* et n°194 *Apocalypse cognitive*.

² Ce n'est certainement pas moi, défenseur et diffuseur de l'Approche Systémique Coopérative, qui dirait le contraire !

³ cf Thibault Le Texier. *Histoire d'un mensonge, enquête sur l'expérience de Stanford*. Éditions la découverte, Paris, 2018 – Lecture n°82, novembre 2018.